

Essai

Numéro 97, hiver 2004–2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19067ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (97), 44–47.

Antoinette Fouque
IL Y A 2 SEXES
 Gallimard, Paris, 2004,
 299 p. ; 42,50 \$

Aussi banal qu'il semble, le titre du livre d'Antoinette Fouque (réédition de l'édition de 1995, augmentée de quatre textes) signale l'ampleur inouïe du malaise de la civilisation. Il y a 2 sexes, il y a *bien* 2 sexes, serais-je tenté d'ajouter, indiquant par là que la lutte du Mouvement de Libération des Femmes, jeune à l'échelle du vivant, n'en est qu'à ses débuts puisque la misogynie planétaire (plus profonde que le sexisme) est loin d'avoir désarmé, ce qui n'est pas sans rapport avec l'absence de plus en plus flagrante de démocratie dans nos démocraties.

Lorsqu'en octobre 1968 Antoinette Fouque fonde avec Monique Wittig et Josiane Chanel le M.L.F., ce n'est pas pour revendiquer l'égalité avec les hommes, mais pour soutenir le principe de la parité qualitative et articuler « l'inconscient à l'histoire et le sujet à la culture » afin de faire sortir la femme de l'univers concentrationnaire dans lequel elle demeure enfermée depuis des siècles. Il s'agit de reconnaître que la production humaine des femmes (qui accouchent) vaut autant que la production de biens. Littérature, psychanalyse, sociologie et histoire seront les principales pratiques lui permettant d'ouvrir le champ épistémologique qu'elle baptisera *féminologie*, lequel se définira comme l'ensemble des sciences des femmes cherchant à comprendre « notre savoir forclus, à la fois inconscient et exclu ». Le

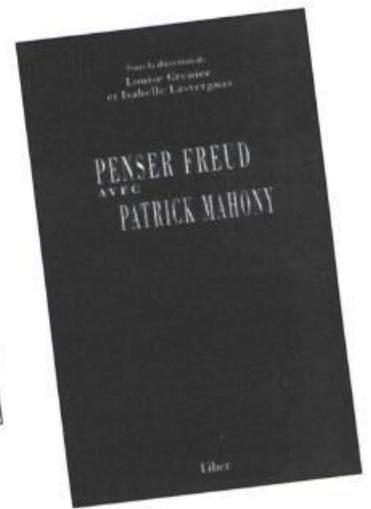
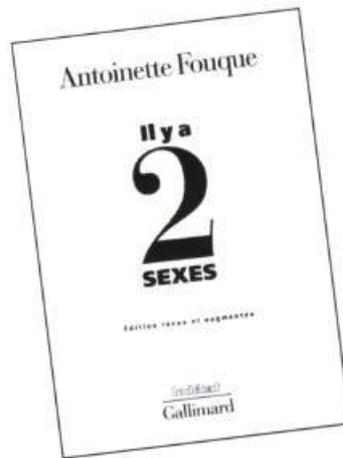
projet de cette *gynéconomie* s'avère énorme : joindre dans une même poussée ce que Fouque appelle l'obstétrique des Lumières, l'inconscient freudien, la création génésique et psychique de la grossesse. Tout un programme, qui conduira, outre les « interventions », à la création des éditions Des femmes et à sa magnifique collection de la « Bibliothèque des voix ».

C'est donc ce parcours qui est retracé dans ce recueil où, en plus des importants textes concernant tous à leur manière la violence symbolique et réelle perpétrée quotidiennement contre les femmes par le Tout-profit phallique, on lira quelques très beaux textes, dont ceux consacrés à la résistante birmane Aung San Suu Kyi et à la écrivaine bangladaise Taslima Nasreen, une magnifique entrevue avec Isabelle Huppert, l'hommage à Serge Leclair et la critique de *La troisième femme*, de Gilles Lipovetsky. Bref, cette nouvelle édition d'*Il y a 2 sexes* doit être relue et longuement méditée.

Michel Peterson

Sous la dir.
de Louise Grenier et
Isabelle Lasvergnas
PENSER FREUD AVEC
PATRICK MAHONY
 Liber, Montréal, 2004,
 219 p. ; 24 \$

Suite d'un colloque consacré au travail de Patrick Mahony, l'un de ceux et celles qui ont le plus contribué à la désacralisation du Père de la psychanalyse, ce livre de « revisitation », préparé par Louise Grenier et Isabelle Lasvergnas, envisage plu-



sieurs aspects de cette œuvre dont l'un des effets majeurs reste d'offrir à penser une part d'impensé du freudisme en mettant en travail la question du secret, des traces inédites, des archives. Non seulement Mahony, dans les deux textes indissociables qu'il livre ici généreusement, interroge-t-il en effet la dialectique du héros propre à l'édifice psychanalytique, mais il démontre ce que signifie être fidèle à Freud, *faire preuve d'amitié*.

Plusieurs pistes sont explorées par les auteurs convoqués. Reprenant les termes du débat entre Proust et Sainte-Beuve, Marie Claire Lanctôt Bélanger se demande si « l'image voilée » de l'autobiographie ne constitue pas un modèle d'écriture psychanalytique, tandis qu'André Lussier confesse que Mahony lui aurait permis de se défaire de l'identification projective au Fondateur, laquelle passa longtemps, pour des relations professionnelles, par Anna Freud et se trouvait du coup renforcée. Lisant minutieusement les différentes significations et fonctions de la métaphore archéologique freudienne, Georges Leroux interroge la fascination de Freud pour l'Antiquité et l'élaboration de sa théorie de l'archaïque et de l'originaire. Michelle Moreau Ricard synthétise bien le style de

Mahony lorsqu'elle écrit qu'il « a le respect de l'homme Freud et [...] l'insolence du jeune homme interpellant postœdipiennement l'ancien ». Comparant les positions de Mahony et de Serge Videman au sujet de l'espace analytique, Isabelle Lasvergnas insiste sur le fait que le premier convie à une lecture cannibalique du corpus freudien, lecture pulsant vers la vérité.

Bref, ce qu'illustre ce bel hommage, c'est que Patrick Mahony, qu'il se penche sur *L'Homme aux loups*, *L'Homme aux rats* ou *Dora*, le fait toujours avec la même passion, la même patience et la même érudition, mariant l'écoute du clinicien à la verve du critique, la finesse du traducteur à l'horizon de l'historien. S'atteler à dégager les effets de séduction et les nécessaires écrans du texte freudien, voilà la tâche analysante de l'homme.

Michel Peterson

Ying Chen
QUATRE MILLE
MARCHES
 Boréal, Montréal, 2004,
 97 p. ; 17,95 \$

Pour Ying Chen, la romancière de *L'ingratitude* et de *Immobilier*, l'ascension des quatre mille marches menant au sommet du célèbre mont

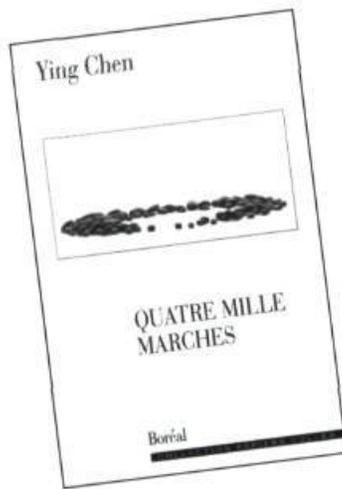
Huang Shan illustre « la grandeur inutile de l'art » et en particulier son combat personnel pour maîtriser la langue française. Ce livre est un peu le carnet intime où elle poursuit une réflexion essentielle sur ses origines et ses appartenances. Elle y découvre que son seul véritable pays, c'est l'écriture ; là seulement elle a l'impression de pouvoir se révéler et s'affirmer comme un être unique, en accord avec elle-même. Quand elle est retournée en Chine, après une longue absence, elle y a reconnu des sensations fortes qui lui étaient familières, mais elle n'y a pas vraiment retrouvé ce pays où elle avait vécu vingt-huit ans. Elle évoque par ailleurs les frustrations que lui a fait subir un douanier canadien en la traitant impoliment comme une étrangère « de couleur », alors qu'elle se sent parfaitement intégrée à notre pays.

Tous les témoignages de ce livre étonnant de franchise et de simplicité vont droit au cœur du problème d'une recherche d'identité qui nous concerne tous.

Jean-Claude Dussault

Claude Corbo
LES JÉSUITES
QUÉBÉCOIS
ET LE COURS CLASSIQUE
APRÈS 1945
 Septentrion, Sillery, 2004,
 404 p. ; 28,45 \$

Depuis la tenue du forum sur l'avenir de l'enseignement collégial en juin dernier, beaucoup d'encre a coulé, notamment sur la question d'une plus grande autonomie des cégeps et sur la pertinence d'imposer des cours de philosophie à tous les programmes, généraux et techniques confondus. Ainsi, le minutieux travail d'historien de l'ancien recteur de l'UQAM



est plus d'actualité aujourd'hui qu'à sa parution, au début de cette année. En reconstituant la justification du cours classique à laquelle se sont adonnés les Jésuites au milieu du siècle dernier, Claude Corbo nous force à élargir notre vision trop souvent manichéenne des choses et à reconsidérer les bases mêmes de l'éducation moderne.

Le plaidoyer pour le cours classique s'organisait autour de sa fonction première : former une « élite d'humanistes chrétiens ». En effet, le cours classique, par sa difficulté, ne s'adressait qu'à une élite qui constituerait de 15 % à 20 % de la population. À l'époque, seuls 5 % à 10 % des adolescents le suivaient. Les Jésuites, loin de vouloir créer une aristocratie sclérosée, déploieraient le fait que des sujets intellectuellement supérieurs en fussent écartés pour des raisons pécuniaires. Tout en étant favorables à une démocratisation de l'enseignement, les Jésuites défendaient avec ferveur le caractère privé et élitiste de leurs établissements : « Il faut bien se garder de confondre démocratisation et nivellement par le bas ».

Ceux qui ont eu la chance (ou la malchance ?) de naître après le Rapport Parent seront interloqués de constater d'une part, qu'outre l'apprentissage des langues anciennes, le



cours classique embrassait des auteurs aussi difficiles que le sinueux Cicéron, le narquois Villon et l'austère Bossuet et d'autre part, que les auteurs des trois derniers siècles étaient proscrits, si ce n'est Claudel et quelques autres littérateurs apostoliques.

Comme les royalistes littéraires que furent Michelet, d'Aureville ou Proust, on ne peut qu'être charmé par cette grandeur révolue : en l'occurrence, le « chant du cygne » des Jésuites qu'a reconstitué Claude Corbo. Donc, un essai documenté et monolithique, peut-être un peu répétitif, mais dont la lecture est amplement justifiée, ne serait-ce que pour mieux comprendre, hormis son historicité, les enjeux intemporels de l'éducation.

Julien Brault

Paul Chamberland
UNE POLITIQUE
DE LA DOULEUR
POUR RÉSISTER À NOTRE
ANÉANTISSEMENT
 VLB, Montréal, 2004,
 288 p. ; 24,95 \$

Le portrait que trace Paul Chamberland de l'avenir n'est pas rose. Le professeur au Département d'études littéraires de l'UQAM considère du même oeil que Lawrence Olivier dans *Contre l'espoir comme tâche politi-*

que la fin possible de toute vie sur terre et la fin de notre propre humanité au sens moral. Le contexte néolibéral actuel empêche la plupart de voir le monstrueux autour de nous, monstrueux dont nous sommes les complices. Nous savons que la terre est menacée, mais nous préférons pratiquer l'autisme social : l'ignorance volontaire.

Le livre de Chamberland n'est pourtant pas un nouveau livre sur les catastrophes possibles qui nous guettent. Il n'est pas un Joseph E. Stiglitz, un Jean Ziegler ou un Hubert Reeves. Le but avoué n'est pas de faire un exposé objectif des faits connus, mais de produire un essai au sens fort, un discours subjectif exprimant une expérience avant tout personnelle. Allant plus loin qu'*En nouvelle barbarie* (1999), il propose une politique de la douleur, c'est-à-dire au lieu d'une politique qui prend sa source dans la haine, la colère et la destruction, une politique où chacun redeviendrait conscient de sa propre vulnérabilité. Ce n'est pas une politique au sens habituel du terme, mais une condition préalable à toute nouvelle politique voulant changer le cours actuellement dément des choses. Il s'agit de prendre conscience de sa faiblesse, de ne point abuser de sa force quand l'autre est faible.

Trop d'importance est accordée aux forts, aux prédateurs, à ceux qui écrasent inhumainement. Le pire est de prétendre qu'ils ont « réussi ». Imposer sa volonté ne fait qu'attiser la haine et la colère. « L'oubli de la douleur coupe l'accès à une ressource indispensable à l'humanité pour résister aux forces destructrices qui la poussent à son anéantissement. »

Malgré le ton pessimiste, on est loin de l'indifférence ici. On a plutôt affaire à une

ode à la vie, vue à travers son prisme négatif.

Le style de Paul Chamberland est magnifiquement poétique. Son écriture poignante force la réflexion. À lire lentement. Laissez-vous envoûter.

René Bolduc

Chahdortt Djavann
QUE PENSE ALLAH
DE L'EUROPE ?
Gallimard, Paris, 2004,
54 p. ; 9,95 \$

Auteure remarquée de *Bas les voiles !* publié l'an dernier au moment où la France s'interrogeait sur sa gestion des signes religieux en milieu scolaire, l'écrivaine d'origine iranienne récidive avec un autre ouvrage engagé, destiné à répondre aux arguments soulevés à la fois par des intellectuels européens partisans du voile « par tolérance » et par des intégristes islamiques européens propagandistes du voile comme élément central de la culture musulmane.

Or, dénonce l'écrivaine, « il n'y a jamais eu de voile innocent, sans signification particulière. Le voile a toujours signifié la soumission de la femme à l'homme [...] sa réduction à l'état d'objet sexuel appropriable ». Celle qui associe le voile à « l'étoile jaune de la condition féminine », soutient avec force que ce vêtement est devenu l'instrument privilégié des « musulmanistes », qui profitent de la tolérance occidentale pour imposer leur prosélytisme.

« Quand le discours islamiste dit 'liberté', il faut entendre la liberté des dogmes islamiques », soutient-elle.

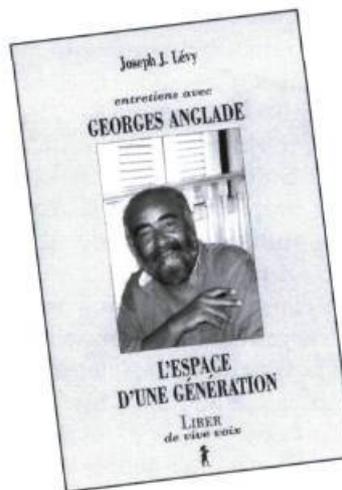
Les promoteurs occidentaux de la tolérance se font donc, déplore l'auteure, les alliés objectifs de cet islam de combat : « [...] on ne doit pas sous-estimer la stratégie islamiste qui prétend soumettre la vie politique et sociale à la religion, qui entend exploiter toutes les imperfections et les faiblesses des pays occidentaux, toutes les difficultés de ceux qui y vivent, mais aussi leurs structures et leur attachement aux libertés, pour diffuser et renforcer sa vision islamiste totalitaire du monde et de la société ».

Analysant cette persistance intégriste en islam et les moyens de la combattre en Europe, Chahdortt Djavann cible ce qui constitue, selon elle, la source de ce *djihad* (guerre sainte) permanent. « Le monde musulman n'admet pas la pluralité philosophique. La pensée non religieuse n'a pas sa place dans le monde musulman. C'est là tout le problème. »

Yvan Cliche

Joseph J. Lévy
ENTRETIENS AVEC
GEORGES ANGLADE
L'ESPACE D'UNE
GÉNÉRATION
Liber, Montréal, 2004,
271 p. ; 24 \$

Je suis totalement ignorant en géographie. Bien sûr, je ne confonds pas la République des Maldives avec la Moldavie et je sais que la Mauritanie n'est pas le Bénin. Mais moi, psychanalyste et modeste homme de lettres passionné de littérature haïtienne et antillaise, je n'ai jamais appris à commenter des cartes – même si Jean Morisset m'a



appris qu'on pouvait les rigoureusement rêver, ce qui m'a conduit à m'intéresser à des questions comme celles du territoire, du voyage, du métissage ainsi qu'à l'épistémologie du déplacement et du mouvement tels qu'on peut les dégager des textes littéraires. Pourtant, avant de connaître le fascinant parcours que Georges Anglade nous dévoile dans ces entretiens, je n'avais pas pris cons-

science à quel point la mise en relation profonde espace-temps-société s'avère fondamentale pour entendre les fondations de la logique sous-jacente des agencements de l'espace haïtien. Ignorance de ma part ? Évidemment. Reste que la lecture de ce géographe épris de démographie et par « le transfert d'une problématique de la physique à l'humain » permet d'envisager l'impact du terrain sur la parole et les filiations transgénérationnelles.

C'est grâce à sa triple formation en géographie, cartographie et démographie que Georges Anglade, l'un des pionniers du Département de géographie de l'UQAM et récipiendaire du Prix José Marti de l'UNESCO, aura permis de comprendre les mécanismes, non pas du développement, mais du « désenveloppement » des enveloppements coloniaux, de la continentalisation des Amériques au XX^e siècle, de l'émergence des bidonvilles comme nouvel espace à part entière. Il s'agit là d'une géographie sortant de la description empirique et appelant des outils théoriques inédits faisant état du fait que le paysage est un construit historique et socio-politique.

Et comme si cela ne suffisait pas, voilà désormais Anglade écrivain, développant le genre spécifiquement haïtien de la lodyans, un art de l'*oraliture* et de la miniature prêtant à tous les rythmes du rire et, par sa force critique, plongeant dans les générations du pays. Pour ma part, je n'ai qu'un souhait : qu'il puisse, malgré toutes les déceptions accumulées dans sa vie de théoricien et de politique, trouver dans la fiction un outil de sublimation à la mesure de sa pensée et de celle de son peuple.

Michel Peterson

Sergio Kokis
L'AMOUR DU LOINTAIN
RÉCITS EN MARGE
DES TEXTES
 XYZ, Montréal, 2004,
 310 p. ; 25 \$

Retour sur le passé qui s'accroche à la mémoire, en dépit du refus catégorique de la nostalgie. L'enfance, là où *l'amour du lointain* prend racine : d'abord la fenêtre qui donne sur la rue, moyen d'évasion pour le gamin sur qui pèse l'atmosphère morose de l'espace familial. Puis, découverte de la lecture, passion qui invite à l'aventure par procuration et qui conduit le jeune Kokis à préférer de plus en plus son monde imaginaire à son cadre de vie. Le *lointain* devient le rêve de pays étrangers, quand s'ajoute l'apprentissage des langues. Mais c'est finalement pour l'aventure intellectuelle, celle des idées, qu'opte Kokis.

L'écrivain retrace après coup son itinéraire pour comprendre le processus de construction de son identité. C'est ce qui le motivera à écrire, la cinquantaine arrivée, alors qu'il est un peintre établi depuis vingt ans, toujours passionné d'images. Tous ses romans, depuis *Le pavillon aux miroirs*, seront des étapes pour mieux démêler l'écheveau de son identité multiple et aussi pour saisir son processus de création artistique. C'est dire que tous ses romans parlent de lui, de façon voilée. Remontant jusqu'à ses premières expériences de lecteur, il observe que « cette façon d'envisager l'espace littéraire comme un lieu d'exercices existentiels m'est restée toute la vie. Encore maintenant, en entrant dans la vieillesse, un roman n'a d'intérêt pour moi que s'il me permet des identifications ou des aventures qui correspondent à celles qui me tiennent à cœur ». *L'amour du*

lointain marque le terme d'un voyage où l'auteur aura saisi son processus de création et comment il est devenu ce qu'il est. En effet, Kokis se dit enfin libéré des questions qui le distraient de la peinture, sa passion première à laquelle il compte à nouveau se consacrer. Une œuvre à venir encore, peut-être, celle qu'il porte en lui, sur le thème de la mort.

L'amour du lointain captive par son érudition et ses réflexions philosophiques, et invite à la lecture des romans de l'auteur. Attention toutefois, peaux trop sensibles : Kokis laisse s'échapper du venin sur les critiques littéraires et les professeurs, les femmes surtout, les lecteurs paresseux, la psychologie, etc. Le roi n'est pas son cousin..., mais l'ouvrage séduit en dépit de ces scories.

Pierrette Boivin

Peter S. Grant
et Chris Wood
LE MARCHÉ
DES ÉTOILES
CULTURE POPULAIRE ET
MONDIALISATION
 Boréal, Montréal, 2004,
 596 p. ; 35,95 \$

Voici un livre important. Deux spécialistes canadiens des médias, Peter S. Grant et Chris Wood, ont enfin rédigé la première « Bible » sur la diversité culturelle, qui établit l'importance pour le Canada (et pour le Québec) de préserver sa culture nationale et par ailleurs d'assurer dans ses marchés une véritable diversité culturelle, c'est-à-dire une pluralité de provenances dans le domaine des livres, des films, à la télévision et sur les enregistrements sonores. La culture n'est pas une marchandise comme les autres, tout simplement parce qu'elle n'est pas une marchandise.

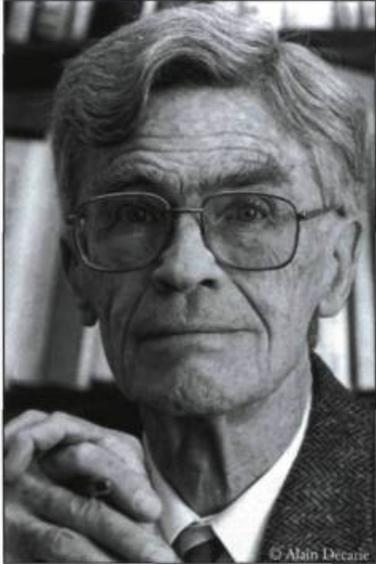
La démonstration des auteurs est remarquable. Au sein des industries de l'imaginaire, Hollywood s'est hissée en position dominante en monopolisant l'offre cinématographique à tous les niveaux : salles de cinéma, télévision, vidéo et DVD. Les productions hollywoodiennes sont devenues difficilement évitables pour le spectateur non averti, laissant de moins de place aux autres pays. Peter S. Grant et Chris Wood remettent en question cette conception du consommateur roi, qui choisirait spontanément ce qu'il veut bien voir ou lire. Dans cette industrie de masse, le choix des œuvres semble vaste, mais ce qui nous est offert reste au départ délimité par ceux qui dominent le marché. Et cette industrie en veut encore plus, en tentant d'abaisser les barrières protectionnistes et en voulant nous faire croire que ses films sont partout simplement parce qu'ils sont les meilleurs.

Ce livre sera accessible à tous ceux que la culture et les arts intéressent. Les auteurs ont le sens de la formule et la traduction est impeccable. Le propos clair et rigoureux, de l'ordre de l'économie politique des médias, est assez rare au Canada, et s'oppose à la politique du laisser-faire qui a longtemps permis aux « lois du marché » de maintenir l'hégémonie de ceux qui dominent le paysage culturel canadien – et mondial. La conclusion prône un plus grand respect des cultures nationales et associe la diversité culturelle à la démocratie. Pour ma part, j'estime que *Le marché des étoiles* est le meilleur essai sur les industries culturelles paru depuis dix ans.

Yves Laberge

Liber

Mario Bunge
Matérialisme et humanisme
 Pour surmonter la crise de la pensée
 traduit et préfacé par Laurent-Michel Vacher




294 pages, 27 dollars